

التي سكنت البيت قبلي

Celle qui habitait la maison avant moi

de Rasha Omran (Syrie)

traduction française Mireille Mikhaël (Égypte) et Henri Jules Julien (France)

avec Rasha Omran (Syrie)
Nanda Mohammad (Syrie)
Isabelle Duthoit (France)

lumière Christophe Cardoen (France)

mise sur scène Henri Jules Julien (France)

Spectacle constitué de poèmes extraits de *التي سكنت البيت قبلي* publié en 2017 par Al Mutawassit – Milan, maison d'édition syrienne en exil en Italie.
Déjà rééditée deux fois, *التي سكنت البيت قبلي* est un succès de librairie.
Traduction intégrale en français par Mireille Mikhaël et Henri Jules Julien en 2021 aux éditions Héros Limite, Genève.

avant-première : Rawabet Theatre, Le Caire 9 mars 2021
création : DCAF Festival, Le Caire 20 & 21 octobre 2021
Festival d'Avignon 16 au 19 juillet 2022

tournée 2022-2023 : CCAM scène nationale Vandoeuvre-les-Nancy – ABC La Chaux-de-Fonds – Athénor
centre national de création musicale Saint-Nazaire – La Halle aux Grains scène nationale Blois – Théâtre
Jean Vilar Vitry-sur-Seine – La Ferme du Bonheur Nanterre – Maison du Théâtre Amiens...

production : Haraka Baraka
coproduction : CCAM scène nationale Vandoeuvre-les-Nancy
aide à la création : DRAC Île de France – Conseil Régional Île de France
avec le soutien d'Orient Production, Le Caire

D'abord les poèmes.

Les poèmes que Rasha Omran a écrit au Caire, dans le quartier de Bab El Louq.

85 poèmes réunis dans *التي سكنت البيت قبلي*

Celle qui habitait la maison avant moi.

85 monodrames du « je » d'une femme seule dans un appartement du centre-ville au Caire.

Solitude et isolement, échecs amoureux, sentiment de perte.

Une femme semblable à un champ de blé déserté de ses fermiers

Que personne ne sait plus retrouver

Sauf les oiseaux affamés

Sous le regard d'une autre femme, cette autre femme qui habitait la maison avant elle.

Une autre femme, tapie dans l'ombre des rideaux ou dans le tain des miroirs.

L'écho toujours présent d'une autre femme.

Il y a un grand miroir sur la porte de la chambre

Si je me tiens devant

Je vois le visage de la femme qui habitait la maison avant moi

La femme que je ne connais pas

Cette autre femme qui veille et même surveille.

Cette autre femme qui juge et qui sermonne.

*Chaque fois que j'essaie d'écrire sur l'amour, l'autre femme tend la main
et m'arrache les doigts du clavier*

La femme sauvage

L'ensauvagée

Qui me ressemble

Cette autre femme qui use de sarcasme et rejoue les échecs.

Cette autre femme contrefaite qui renvoie à la solitude.

Cette autre femme dont on ne sait qui elle est mais qui ressemble à s'y méprendre.

Je veux savoir qui elle est

Celle qui chaque fois que son cœur se brise

Ramasse calmement les morceaux et les remet dans ma poitrine.

Puis la traduction en français.

Par une Dame égyptienne qui vit seule dans un appartement au Caire,
de l'autre côté de la place Tahrir.

Et un artiste français qui n'arrive toujours pas à maîtriser l'arabe...

Enfin la scène.

La scène comme une grande pièce vide où se tient la femme qui, depuis ce vide, dit en arabe les poèmes de *التي سكنت البيت قبلي*. Celle qui dit les poèmes en arabe est la même qui les a écrits au Caire, Rasha Omran, qui vit seule à deux pas de la place Tahrir, dans un appartement de Bab El Louq qu'habitait des années auparavant une femme seule qu'on disait être grecque.

Dans ce vide de la scène il y a aussi une autre femme qui, écho vivant qui pourrait parfois précéder la voix qu'il reproduit et traduit, dit en français les mêmes poèmes de *Celle qui habitait la maison avant moi*. Cette autre femme est syrienne elle aussi, francophone, elle aussi habite Le Caire non loin de la place Tahrir. Elle s'appelle Nanda Mohammad, c'est une exceptionnelle actrice arabe.

Dans ce vide de la scène déjà plein de voix, il y a encore une autre femme, une autre voix, encore un écho. Un écho inarticulé des poèmes de *التي سكنت البيت قبلي* et des mêmes poèmes traduits de *Celle qui habitait la maison avant moi*. Une autre voix de femme qui semble elle aussi *dire* les poèmes bien qu'à strictement parler on ne la comprenne pas. Comme si elle *parlait* les poèmes *avant* qu'ils n'aient été articulés par l'art de la poétesse, ou *après* que tant de solitude les ait en partie effacés de la mémoire. C'est l'improvisatrice française Isabelle Duthoit à la technique vocale unique et inouïe.

La scène est nue, vide, dans la pénombre solitaire des heures tardives de la nuit ou des petits matins, la pénombre des poèmes. La scène n'est pas éclairée : la pénombre est trouée de lumières qui révèlent un visage, l'apparition d'un corps ici, d'un autre là. La lumière est horizontale. Il n'y a aucune transcendance lumineuse, tout est à hauteur de femme, activé par le seul homme, Christophe Cardoen et ses machineries lumineuses de poète de la lumière.

Interview Rasha Omran

Rasha Omran : Désormais pour moi la mort n'est plus abstraite (extrait)

(interview pour ArabLit.org)

Kim Echlin : Avant la guerre et votre exil, écriviez-vous sur les mêmes sujets ?

Rasha Omran : Non, jamais. C'est la première fois que j'écris sur l'isolement et la solitude d'une femme seule. Avant j'écrivais sur la mort, mais d'un point de vue abstrait. Désormais la mort pour moi n'est plus abstraite. J'ai vu des jeunes tués sous mes yeux. Leur sang a taché mes vêtements. Ma mémoire retient l'odeur de leur sang. Je peux voir les gens de mon pays mourir à la télévision. La mort n'est plus abstraite. C'est un fait. De plus, pour la première fois de ma vie, je vis seule, depuis sept ans maintenant. Totalement seule ! Avant cette période j'avais toujours vécu avec quelqu'un, ma famille ou ma fille. Et j'étais quotidiennement entourée d'amis. Tout au long de ces dernières années, j'ai été complètement et littéralement seule. C'est la première fois que je comprends la signification de vivre seule, des différentes peurs, de la façon dont les obsessions sont amplifiées et multipliées, des sensibilités plus intenses. Psychologiquement aussi je suis seule. Une femme, au début de la cinquantaine, se trouve dans une phase dangereuse, psychologiquement. C'est une période de changements hormonaux qui peuvent modifier complètement son humeur. Pour moi, c'est une réelle opportunité d'écrire sur cette condition. En plus d'échecs successifs en amour, j'ai un sentiment croissant de la perte rapide de tout ce que j'aime et adore. Pourrait-il y avoir un sujet plus tentant pour la poésie ?

Kim Echlin : Votre recueil de poèmes, « Celle qui habitait la maison avant moi, » explore le thème d'une femme seule et exilée qui vit dans un appartement où elle sent la présence d'une femme qui était là avant elle. Voyez-vous cela comme une poésie de l'exil ?

Rasha Omran : Je ne sais vraiment pas si c'est de la poésie de l'exil. Je suis exilée de mon pays. Les autorités m'ont ordonné de quitter la Syrie. Mais je vis dans un pays (l'Égypte), qui ne m'est étranger ni dans la langue, ni dans la coutume, ni même dans l'humeur des gens. Le concept d'exil, je crois, s'accompagne généralement d'un sentiment d'aliénation. Je ne me sens pas aliénée en Égypte. Je ne me sens pas étrangère. Mais si j'avais été dans mon pays à cet âge, aurais-je écrit sur ma solitude ? Je n'en suis pas sûre. J'ai tendance à penser que non. Ce recueil pourrait donc être inclus dans la poésie de l'exil.



Bios

Rasha Omran, née en 1964, est une poétesse syrienne et activiste politique bien connue, auteure de six volumes de poèmes et éditrice d'une anthologie de la poésie syrienne contemporaine. Issue d'une famille d'artistes et d'intellectuels de la petite ville de Malaja dans le district côtier de Tartous en Syrie, elle dirigea le Festival International Al-Sindiyan pendant dix-huit ans avant que le régime de Bachar El Assad ne la force à l'exil en 2012. Elle s'installe au Caire, dans le quartier Bab El Louq à deux pas de la place Tahrir, dans un appartement longtemps laissé vide après le départ de la précédente locataire, une femme grecque qui y vivait seule.

Nanda Mohammad, née en 1977, est une comédienne syrienne formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Damas où elle mène une carrière essentiellement au théâtre avant d'être contrainte à l'exil par la répression du soulèvement syrien en 2012. Elle s'installe au Caire d'où elle affirme une présence unique sur les scènes théâtrales du Moyen-Orient, dans les spectacles de Ahmed El Attar (*The Last Supper, Before the revolution, Mama*), Laila Soliman (*Whims of freedom*), Omar Abu Saada, ou Waël Ali (*Sous un ciel bas*). Avec Henri Jules Julien elle a créé *De la justice des poissons* (2016-2018).

Isabelle Duthoit, née en 1970, de formation classique (premier prix de clarinette des conservatoires de Tours et Lyon, diplômée du CNSMD de Lyon), elle trouve son terrain de prédilection à la clarinette et à la voix dans l'univers de l'improvisation libre (Triolid, Jacques Demierre, Trio canapé, Franz Hautzinger, Carl Ludwig Hübch, Zsolt Söres, Bertrand Gauguet, Johannes Bauer, Luc Ex, Jacques Di Donato, John Tilbury, Phil Minton...) Elle a développé seule une technique de chant singulier, un langage avant le langage, une voix organique. Résidente en 2008 à la villa Kujoyama à Kyoto pour approfondir son travail vocal en lien avec le monde sonore du Nô et du Bunraku, elle voyage en Mongolie en 2012 pour expérimenter les techniques du chant dyphonique.

Christophe Cardoen, né en 1966. Autodidacte, il vit et travaille à Grenoble. Plasticien de la lumière, il réalise et présente des installations, fabrique des appareils, des éclairages, des objets, des espaces. Lors de performances, il joue de la lumière avec des musiciens et des cinéastes, des acteurs, des danseurs, pratiquant l'improvisation. Il utilise la lumière et l'ombre comme une matière en soit. En associant des dispositifs électromécaniques, des obturateurs ou des surfaces réfléchissantes, à des sources lumineuses, il provoque des variations de rythmes, des scansion de lumières vives dans le noir profond et éprouve nos perceptions, visuelles, du temps et des lieux.

Henri Jules Julien, né en 1964, ingénieur chimiste de formation, fait du théâtre, des créations radiophoniques pour France Culture, de la traduction, de la production – selon les nécessités. Il a longtemps vécu au Caire et à Casablanca. Il traduit de nombreuses poétesses arabes (Carol Sansour, Malaka Badr, Noor Naga, Jehan Bseiso, Soukaina Habiballah, Asmaa Azaizeh...), il a produit sur les scènes européennes des artistes égyptiens (Ahmed El Attar, Hassan El Geretly), marocains (Youness Atbane, Khalid Benghrib), syriens, libanais... Il a mis sur scène des poèmes de *Testimony* de Charles Reznikoff avec Sophie Agnel et Victor Ponomarev, et écrit et mis sur scène deux spectacles bilingues français-arabe : *De la justice des poissons* avec Nanda Mohammad, David Chiesa, Christophe Cardoen, et *Mahmoud & Nini* avec Virginie Gabriel et Mahmoud El Haddad.

Mireille Mikhaïl est une dame égyptienne comme on n'en fait plus. D'une famille copte francophile, elle doit à une scolarité cairote chez les bonnes sœurs et une carrière dans des sociétés françaises en Égypte une pratique flamboyante de la langue française. Depuis son appartement de la Place Tahrir d'où elle domine le Musée Égyptien, elle se prête, amicalement amusée, au jeu exigeant de la traduction de poèmes.

Critiques

Rasha OMRAN « Celle qui habite nos esprits... »

Corine Rochesson – AFDE Egypte, 23 octobre 2021

Dans le cadre du 9^{ème} Festival D-CAF mercredi 20 et jeudi 21 octobre, au théâtre Rawabet, deux représentations uniques ont eu lieu de « *Celle qui habitait la maison avant moi* » de Rasha Omran, auteure syrienne en exil au Caire.[\[1\]](#) Pour faire entrer le public dans le texte, le metteur en scène plonge la salle dans le noir et dans le silence durant plusieurs minutes. Le temps paraît long mais c'est un sas nécessaire pour recevoir des sons particuliers qui accompagnent les mots, et rien que les mots de ces poèmes syriens. C'est ainsi qu'une voix douce et posée récite des vers en arabe classique dont on peut saisir et ressentir la mélodie envoûtante et rythmée, même si on ne comprend pas la langue. Puis, toujours dans l'obscurité, une autre voix prend le relais et récite les mêmes vers, en français, tout aussi lentement et de façon articulée :

*« Chaque fois que j'essaye d'écrire sur l'amour, l'autre femme tend la main et m'arrache les doigts du clavier
La femme sauvage
L'ensauvagée
Qui me ressemble. »*

Ensuite la troisième voix se fait plus présente, une voix réellement polyphonique, c'est-à-dire capable d'émettre plusieurs sons différents, simultanément, soutenus ou syncopés, brefs ou prolongés. Décontenancés, les spectateurs sont alors prêts à franchir le seuil de ce lieu inconnu évoqué par les voix et à entrer dans une méditation autour d'une rencontre impossible entre deux femmes, « *celle qui habitait la maison avant moi* » et la nouvelle habitante. La lumière apparaît alors sur la scène et augmente petit à petit, filtrée à travers des jeux de reflets de miroirs et révélant la présence de trois femmes habillées de noir, debout face au public.

Durant une heure, les spectateurs vivent dans cet appartement insolite, tantôt inquiétant et provoquant des moments d'angoisse et de frayeur lorsque la femme délaissée hante les lieux pour crier sa souffrance et sa colère, tantôt accueillant et se voulant consolant lorsqu'elle pleure sur sa tendresse perdue qui la maintient désormais dans une solitude douloureuse qu'elle ne supporte plus.

Semblant apaisée, « *celle qui habitait la maison avant moi* » émet alors des sons plus doux voire joyeux, entraînant avec elle les deux autres voix qui se mêlent avant de conclure cette méditation poétique dans une relative sérénité. La lumière peut diminuer puis disparaître et replonger la salle dans le noir accompagné de quelques sons, comme un livre qui se referme et une bougie qui s'éteint en laissant son odeur pour marquer sa présence.

Après le spectacle, quelques phrases vous hantent, quelques mots arabes vous reviennent, quelques cris aussi. On ne quitte pas cette maison si facilement. C'est bien là toute la finesse et la puissance douce des textes de Rasha Omran, une femme qui hante nos esprits.

[\[1\]](#) **Rasha OMRAN**, poétesse exilée politique syrienne, qui vit au Caire depuis 2012 et habite en centre-ville dans un appartement longtemps délaissé avant son arrivée et qui lui a inspiré 85 poèmes. Rassemblés dans un recueil intitulé « *Celle qui habitait la maison avant moi* » traduit en français par

Mireille MIKHAIL et Henri-Jules JULIEN, ils ont été mis en scène par ce dernier et interprétés en arabe par Rasha Omran elle-même et pour la première fois sur les planches, en français par Nora Mohamed, comédienne syrienne, et par Isabelle Duthoit pour la partie vocale.

Rasha Omran, *Celle qui habitait la maison avant moi*

Carla Demierre, *Lyrical Valley*, 1^{er} novembre 2021

La prolifique et exploratrice revue *L'Ours blanc* vient de faire paraître *Celle qui habitait la maison avant moi* de la poétesse syrienne Rasha Omran dans une traduction de Henri Jules Julien et Mireille Mikhaïl, l'occasion pour moi de découvrir son écriture palpitante et infatigable, sa langue à la fois percutante et douce.

Poétesse et activiste bien connue, Rasha Omran ne cesse depuis son exil en Égypte, de dénoncer la guerre en Syrie et de s'exprimer en faveur de la réforme démocratique. Elle a dirigé le festival international Al Sindiyân pendant dix-huit ans avant de quitter le pays en 2012. Le recueil *Celle qui habitait la maison avant moi* a été écrit dans sa maison du Caire. Quand on lui demande si ce texte relève d'une poésie de l'exil, Rasha Omran répond ceci : « Les autorités m'ont ordonné de quitter la Syrie. Mais je vis dans un pays, l'Égypte, qui ne m'est étranger ni dans la langue, ni dans la coutume, ni même dans l'humeur des gens. Le concept d'exil, je crois, s'accompagne généralement d'un sentiment d'aliénation. Je ne me sens pas aliénée en Égypte. Je ne me sens pas étrangère. Mais si j'avais été dans mon pays à cet âge, aurais-je écrit sur ma solitude ? Je n'en suis pas sûre. »

J'ai lu le livre de Rasha Omran, comme si de l'eau ruisselait directement depuis le plafond de sa maison cairote sur ma tête, dans la salle de lecture d'une bibliothèque genevoise. Le texte m'a fait boire la solitude de ces femmes comme un vin doux. Les phrases m'ont gentiment plaquée sur le sol de la cuisine contre le carrelage frais. Une voix m'a proposé de lécher le sel éparpillé sur la table. Une chatte est passée, et mes vêtements se sont instantanément couverts de poils. Tant et si bien que j'étais vraiment là *en sensations*, dans ce lieu où Rasha Omran écrit, cet endroit où une autre femme vivait quelques temps avant elle, le livre comme une maison miniature pour femmes solitaires entre mes mains.

La couverture du livre a la couleur de la rouille, du coing rôti et du sang séché. Le papier semble avoir absorbé un peu du texte, quelques mots – *rouille, sang, vin, coing*, les mêmes qui me sont restés en tête après la lecture, comme des fruits oubliés au fond de mon sac, des mantras cruels et précieux dans mes poches.

Une femme seule partage sa maison avec le fantôme de celle qui se regardait dans le miroir avant elle, celle qui avait fixé il y a longtemps le miroir sur la porte de la chambre. C'est une femme disparue, une mauvaise conscience, un soi difforme, un vide pesant avec deux bras et deux jambes invisibles qui vit dans la maison de Rasha Omran. La femme a laissé des traces partout dans la maison, un trou dans la porte, des vitres jaunies par son souffle recrachant la fumée de cigarette et une phrase dans un carnet. « Comme une orpheline qui aimerait qu'on peigne ses cheveux mouillés ». Pour la postérité, elle a donné ces mots et une petite mèche de cheveux blancs.

Dans ce texte, des images indociles arrivent en vous brûlant le bout des doigts. Elles sont tangibles au point de pleurer de vraies larmes, d'en avoir les cheveux mouillés, de se croire vraiment sortie du ventre unique qui fabrique les femmes, avec le goût du citron et du sel dans la bouche, et dans la

poitrine, les battements d'un cœur « que les jours ont transformé en vieille pomme facile à écraser avec les doigts. »

Progressivement, le poème réveille une conscience du corps inhabituelle. Mes ongles ne s'arrêtent donc jamais de pousser au bout de mes doigts ? Ma peau meurt au moment où je vous parle. Mes dents s'usent et mes os craquent. Mes os craquent-ils pour me dire qu'ils sont là ? Rendue visible, cette dissonance entre le corps et l'esprit, me pousse à demander avec Rasha Omran, « Qui est cette femme toujours là où je me trouve ? » Difficile d'exprimer mieux la perplexité que l'on éprouve devant notre propre corps (changeant, vieillissant), et de formuler plus justement notre balancement entre désarroi et légèreté, lucidité et insouciance. Devenir, être et cesser d'être cette femme qui danse, parle, boit, dort, marche, touche et regarde le monde.

Puis dans ce poème le temps s'agglutine. Quand je le lis, j'ai quarante-et-un ans mais à nouveau trente-et-un et déjà cinquante-et-un. La retraite causée par l'acte de lire m'aide à me glisser dans une solitude plus vaste faite de chagrin d'amour et de pensée à la mort, de stagnations et de fugues. Ce faisant, une ligne après l'autre, je rallie le réseau des femmes solitaires qui vivent dans cette maison. Des femmes inoccupées, ennuyées ou anxieuses, tenaces et vivantes, bizarres et humaines, qui ont trouvé une trappe secrète au fond de la solitude.

Celles qui n'ont pas besoin de ranger la maison

Celles qui ne font pas la vaisselle

Celles qui n'ont pas à préparer des repas

Celles qui n'ont pas d'enfants à emmener à l'école

Celles qui ne pensent pas à arroser les plantes vertes

Celles qui observent les ombres sur les murs

Celles qui sortent danser et rentrent tard la nuit

Le long poème de Rasha Omran raconte comment l'une d'entre elles arrive sans rien dans les mains et un peu sonnée tout au fond de ce trou, sa propre solitude. Elle y trouve un bienfait inattendu, qui prend la forme de l'écriture, ou même de la poésie, en tant que curiosité illimitée, jeux de métamorphose, forme d'endurance, vitalité, devenir arbres et être fruits. Elle en ressort poétesse allumée, devenue chatte, se prenant pour une herbe dans le fleuve ou mangée par les loups pour tromper l'ennui, et surtout souveraine, maîtresse de ses blessures et as de la réparation des cœurs brisés.

déroulé du spectacle
التي سكنت البيت قبلي / Celle qui habitait la maison avant moi

Chaque fois que j'essaie d'écrire sur l'amour, la femme sauvage tend la main et m'arrache les doigts du clavier...
La femme sauvage
L'ensauvagée
Qui me ressemble

////////////////////

Il y a un grand miroir sur la porte de la chambre
Si je me tiens devant
Je vois le visage de la femme qui habitait la maison avant moi
La femme que je ne connais pas
Un récit après l'autre
Je sais le détail de ses secrets
Chaque fois devant le miroir
Le grand miroir sur la porte de la chambre
Où l'a fixé la femme solitaire qui habitait la maison avant moi

////////////////////

Si j'avais habité la maison avant elle
J'aurais fait de même
Enlevé l'œil de bœuf à la porte d'entrée
Laisse ouvert le trou
Que l'œil de chacun puisse
Épier
Ma solitude

////////////////////

Au retour d'une longue soirée, quand j'ouvre la porte, je la trouve qui m'attend derrière avec au visage ce sourire mauvais qui dit : ta vie est stérile, je la connais – les sorties entre amis, les derniers verres, le baratin des ivrognes dans les bars étroits, les messages à toute heure sur le portable. Ici seulement, là où tu habites, tu peux réfléchir à ton corps, te lover solitaire, comme un serpent dans la corbeille du joueur de ney sans visage. Après quoi elle disparaît et laisse derrière elle, depuis la porte d'entrée jusqu'au lit de la chambre noire, les traces de son rire mauvais. Alors je me fraie un passage à travers les sarcasmes et m'endors, l'oreiller enlacé, de peur que la mort me trouve seule au matin.

////////////////////

Au milieu de la salle à manger, sur le carrelage blanc, il y a une grande tache de rouille que j'essaie chaque jour de nettoyer sans succès. Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, j'ai pensé à utiliser un couteau aiguisé pour l'enlever, j'ai gratté avec la lame et j'ai trouvé des traces de lignes qui ressemblaient à un œil avec un grand iris noir d'où suppurerait la rouille. C'est peut-être l'œil de celle qui habitait la maison avant moi. Peut-être, comme moi, le jour où elle s'est arraché l'œil et l'a jeté au milieu de la pièce, elle essayait de faire la moitié du chemin vers l'oubli, l'oubli qu'une femme commence d'habitude par les yeux après avoir posé son cœur sur la table, entouré de pain, de sel et de citron, pour un dernier dîner avant de retourner à la solitude dans un cendrier.

////////////////////

Rien d'important
Tu surveilles ton isolement passer d'une pièce à l'autre
(...)

////////////////////

Nous ne faisons rien d'important
Nous retournons la terre humide dans les pots de fleurs sur nos petits balcons,
Nous mettons des grains de blé sur le rebord en bois de nos fenêtres pour montrer notre amitié aux moineaux et
aux pigeons,
Nous arrangeons les photos accrochées sur nos murs,
Les vieilles photos que nous sortons tous les soirs du fond de nos cœurs pour leur éviter la pourriture de l'oubli,
Nous semons des grains de sucre sur le carrelage puis nous surveillons nos voisines les fourmis les emporter un
à un et quand tout a disparu nous essayons avec nos manches la trace sucrée,
Et si l'ennui nous prend
Nous décousons les plis restants dans les blessures de nos souvenirs pour les recoudre avec application,
Ainsi nous avons l'air de femmes normales
Qui ne font rien d'important,
Mais,
Quand nous allons dormir
Nous embrassons nos oreillers pour ne pas oublier que nous sommes juste des femmes solitaires,
Très solitaires,
Comme les épouses des guerriers
Inventent de nouvelles façons
D'attendre.

////////////////////

J'ai dit à l'homme à mes côtés
Nous les femmes nous engendrons nous-mêmes
Comme d'un seul ventre
Ma grand-mère serait ma fille
Toutes fluides comme les vipères des champs
Toutes froides comme le marbre sous le plat sorti du four
Ce qui nous distingue
C'est la façon de recoudre la longue entaille sous le sein gauche
Il ne m'a pas crue
La porte s'est ouverte il est parti
Pendant que la femme solitaire qui habitait la maison avant moi
Nous regardait avec pitié et de ses mouchoirs en papier
Essuyait les taches rouges sur les carreaux froids
Coulées de la plaie longue
Sous son sein gauche

////////////////////

Quand je regarde le carrelage blanc
Je vois l'empreinte de ses petits pieds
J'ai l'idée de mettre mon pied gauche dans les traces de son pied gauche
Et le pied droit dans celles du droit
Et ainsi de suite
Jusqu'à la porte du dehors
Je l'ouvre, je la referme

Et je reviens du même pas de détresse à l'adieu du dernier amant
La seule différence
C'est qu'il n'y a pas de larmes fraîches
Sur le chemin du retour

////////////////////

Ainsi j'ouvre grand ma porte, je compte un à un les grains de sable qui entrent, et quand je suis fatiguée de compter, je m'allonge sur le palier et j'amasse le sable sur mon corps, tandis que la femme qui habitait la maison avant moi prend son vieux balai et nettoie le sol de la chambre, comme ferait une ménagère solitaire qui sait bien que les paliers où s'allongent les femmes pour se reposer ne sont qu'amas de grains de sable qui s'éparpillent dès que la porte est ouverte et laissent l'amour et le manque entrer en collision dès qu'ils franchissent la porte.

////////////////////

Je pense parfois
Que les femmes solitaires ressemblent à des balcons
Avec leurs pots de plantes
Leurs doubles cordes à linge
Une chaise unique qui sait faire la différence entre soleil et clair de lune
Et les fourmis sur le bord étroit de la rampe
Je pense parfois
Que les femmes solitaires ressemblent à des balcons
Suspendus dans le vide
Mordus par les vents
Mais le sable qui parfois recouvre tout
Dessine sur le balcon les traits du désert
Où disparaissent les plantes
La chaise unique
Et les doubles cordes à linge
Seules les fourmis
Sur la rampe du balcon
Cherchent dans le sable
De quoi assurer leurs besoins du jour

////////////////////

Rien d'important
Tu surveilles ton isolement passer d'une pièce à l'autre
Tu crois gémir faiblement
(...)

////////////////////

Toute la nuit j'ai étalé ma vie sur la table comme une grille de mots croisés, puis j'ai commencé à réfléchir aux sens des mots manquants et alors j'ai passé du temps à tracer des lettres dans les cases vides et à les effacer, j'ai fait ça toute la nuit, tandis que la femme qui habitait la maison avant moi ramassait sur la table les miettes de la gomme et les déposait dans un vieux mouchoir blanc avec un trou au milieu, comme une case vide de la grille des mots croisés.

////////////////////

Je ne suis pas cette femme
Je n'ai pas ses cheveux d'or

Ni ses jambes graciles
Je ne porte pas sa jupe courte
Je n'ai pas ses ongles longs et limés
Et l'homme qu'elle aime
Je n'ai aucun lien avec lui
Je ne suis pas cette femme
Mon balcon est étroit
Il n'est pas fleuri comme le sien
Dans mon séjour pas de carte de la patrie pour rêver au retour
Je ne suis pas cette femme calme
Je ne lui ressemble pas
C'est pour ça
J'ai coupé court mes doigts
Avant de serrer la main de son amant
Et caché mes yeux sous le canapé
Et jeté mon cœur sur le carrelage
Puis j'ai commencé à danser comme une tzigane aveugle
Donne des coups de pieds dans son cœur comme dans une petite balle
Tandis que la femme que je n'ai jamais connue
S'étendait de tout son long dans le séjour
Enlaçait son amant
Et rêvait au retour à sa ville lointaine.

////////////////////

Je veux savoir
Qui est cette femme toujours là où je me trouve
Qui emprunte le vide douloureux entre mes dents
Et la fatigue permanente de mon œil gauche
Qui est cette femme qui comme moi préfère le noir
Et comme moi s'habille sans élégance
Qui est cette femme qui a le même corps que moi
Ce corps léger comme un papillon quand je vais danser
Lourd et tassé comme une coquille pétrifiée par le temps une fois rentrée chez moi
Qui est cette femme qui flirte avec les jeunes gens que je drague dans les bars
Ces hommes qui ne voient pas les années accumulées à ma taille
Ni les lignes coupées à la paume de ma main
Et sont attirés par l'éclat du vin dans mes yeux
Et la rougeur de la faible lumière sur l'arête de mon nez
Je veux savoir
Qui est cette femme qui ose utiliser mon nom
Et n'a pas honte de répéter mes erreurs l'une après l'autre
Je veux savoir qui est celle
Qui chaque fois que son cœur se brise
Ramasse calmement les morceaux et les remet dans ma poitrine.

////////////////////

Je m'observe attentivement, je me vois dans les femmes surveillant les passants de la rue derrière les fenêtres fermées, les tasses de café aux arômes de l'envie posées à côté d'elles, je me vois dans les amantes abandonnées cachant sous un sourire les larmes salées de la dépression, je me vois dans les maîtresses secrètes achetant des tenues aguichantes dans l'attente de leurs amants foireux, je me vois dans les épouses confiantes sentant les odeurs d'autres femmes sur le corps de leur mari et respectant leur rôle dans le manège de la tromperie, je me

vois dans les femmes solitaires posant malgré tout un œil de bœuf à leur porte où personne ne sonne pour continuer le train-train de l'attente, je me vois dans les poétesses optant pour le suicide quand elles réalisent que plus rien dans la vie ne vaut d'être écrit, je me vois dans les danseuses mesurant l'affaissement de leur âge et l'extension de leur tour de taille au nombre de leurs amants absents, je m'observe attentivement, je me vois dans toutes ces femmes que nul n'aperçoit, et quand je passe tout le monde m'ignore comme un aboiement aigu dans un désert où ne va personne.

////////////////////

Rien d'important
Tu surveilles ton isolement passer d'une pièce à l'autre
Tu crois gémir faiblement
C'est le son de l'isolement dont les os craquent
Chaque fois que tu ouvres la porte
Pour sortir